

**BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR
SESSION 2023 - 2024**

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Aucun matériel n'est autorisé – Durée : quatre heures

Première partie : synthèse (40 points) : vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Anna Wanda Gogusey, illustration d'un article consacré au tourisme humanitaire, 2019.

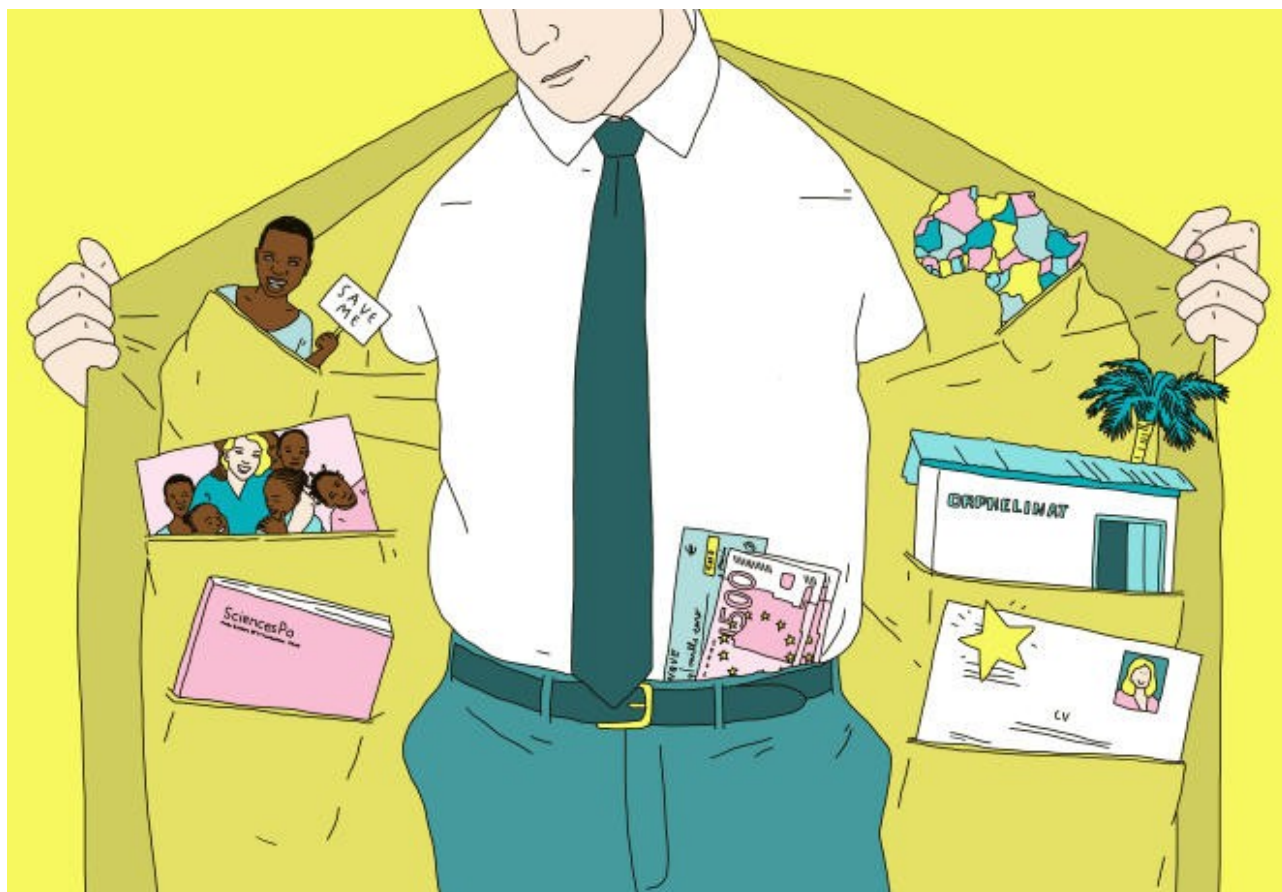
Document 2 : Dominique Poulot, « Les origines d'un modèle touristique : les médiations du Grand Tour hier et aujourd'hui ». *Ethnologies*, 38(1-2), 2016, pp. 47–59.

Document 3 : Sophie Orange, « L'invitation au voyage ? Les Sections de Techniciens Supérieurs face à l'impératif de mobilité », *Regards Sociologiques*, n°40, 2010, pp. 77–79 .

Document 4 : Christian Garcin, Tanguy Viel, *Travelling, un tour du monde sans avion*, 2019, pp. 15–17.

Deuxième partie : écriture personnelle (20 points) : « L'homme qui veut s'instruire doit lire d'abord, et puis voyager pour rectifier ce qu'il a appris »
Êtes-vous d'accord avec Giacomo Casanova pour qui le voyage est source d'apprentissage ?

Document 1 : Anna Wanda Gogusey, illustration d'un article consacré au tourisme humanitaire, 2019.



Document 2 : Dominique Poulot, « Les origines d'un modèle touristique : les médiations du Grand Tour hier et aujourd'hui ». *Ethnologies*, 38(1-2), 2016, pp. 47-59.

<https://www.erudit.org/fr/revues/ethno/2016-v38-n1-2-ethno03231/1041586ar.pdf>

Le Grand Tour aristocratique du XVIII^e siècle en Europe est la pratique de référence de l'histoire du tourisme, puisqu'il est à la fois son cadre traditionnel d'émergence et son idéal de représentation et de pratique. Jusqu'au premier tiers du XX^e siècle environ, on tient que le tourisme est un « art » (Boyer 2003 ; voir aussi Towner 1985 : 299 passim ; Towner 1996). Le Tour vaut ainsi modèle de médiation et de créativité (Prentice 2001) de la culture du tourisme. L'histoire même du terme (« tourisme » ou « touriste ») lui est directement liée, mais l'articulation aux pratiques contemporaines est davantage problématique tant les conduites actuelles du tourisme paraissent différentes (par le nombre, par la répétition, par la dépersonnalisation du voyageur, que l'on déplore).

L'origine historique du mot « tourisme » est encore de nos jours le point de départ de la plupart des ouvrages consacrés au phénomène touristique. En langue anglaise, l'Oxford English Dictionary indique que l'apparition du mot *tourism* date de 1811, tandis que le Trésor de la langue française indique 1841, soit une génération plus tard, pour le mot français – les Mémoires d'un touriste paraissent en 1838 –, époque à laquelle Thomas Cook ouvre son agence de voyages (Brodsky-Porges 1981 ; et sur le passage du Grand Tour au tourisme vers 1840, voir Chabaud 2000). Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle pour que le mot « touriste » prenne à peu près son sens actuel, c'est-à-dire pour qu'il acquière les connotations habituelles, en particulier négatives, dans son usage cultivé (Leiper 1983). Au sens classique, la pratique du Tour, petit ou grand, renvoyait à l'époque moderne à l'éducation de l'homme de qualité (du gentleman particulièrement mais pas exclusivement ; voir Black 1992). Au fur et à mesure que les aspects éducatifs et initiatiques se sont effacés, les aspects de « loisir » proprement dits ont progressé. Le Tour s'inscrit en effet dans un moment historique clé, au tournant d'une tradition formatrice et de la naissance d'une consommation touristique inédite fondée sur un ethos romantique (Chai 2011).

Le Grand Tour dans l'historiographie savante

Sous ses différents aspects, à travers toute l'Europe, le sujet du Grand Tour a fasciné de longue date les histoires nationales qui se sont attachées chacune à étudier les récits de leurs compatriotes : ainsi, en France, depuis au moins l'étude de Dumesnil, publiée en 1865. Cette historiographie érudite est une littérature d'indigènes de la culture savante, pour reprendre une formulation de Pierre Bourdieu ; c'est-à-dire qu'elle recopie souvent ses sources dans le respect, sinon l'exaltation, d'une pratique individuelle, sans reconnaître toujours son évidente dimension collective. Parallèlement, l'évidence de la dimension internationale, dans son ampleur et ses intérêts, peine à émerger d'un cadre national à l'intérieur duquel s'effectue, comme naturellement, la description de pratiques tenant à l'imprévisibilité, comme le signale Jean Boutier.

Le Grand Tour constitue la mise à l'épreuve d'une éducation nobiliaire dont l'économie, commune aux principales nations européennes, s'est constituée à la Renaissance. [...] Or cette pratique plastique, qui ne répond pas simplement aux impératifs d'un programme préétabli, ne cesse de se modifier ou de se redéfinir selon les lieux de départ, les contraintes du moment, les moyens financiers du voyageur, mais aussi ses désirs ou ses répugnances, les accidents ou les surprises survenus en cours de route. La diversité des voyages ne signifie pas pour autant que le Grand Tour manque de régularités. Elle signale simplement que sa régulation se situe plus au niveau des principes et des conceptions mis en œuvre que des réalisations effectives (Boutier 2004 : 8).

Document 3 : Sophie Orange, « L'invitation au voyage ? Les Sections de Techniciens Supérieurs face à l'impératif de mobilité », *Regards Sociologiques*, n°40, 2010, pp. 77-79.

La mobilité comme voie d'accession à l'autonomie : le détachement étudiant

Le stage à l'étranger, institué en véritable rite de passage dans certaines formations au BTS, vient pleinement s'inscrire dans le nouveau discours scolaire d'inspiration managériale de la mobilité.

Portes ouvertes au lycée Mélusine. Les futurs bacheliers venus avec leur famille se trouvent confrontés, dès leur arrivée et avant même de saisir qu'ils sont dans l'espace du BTS Assistant de Manager, à de larges panneaux colorés placés sous un chapeau évocateur : « Pôle international ». Les nombreux pays représentés par chacune des affiches dépaysent aussitôt le visiteur. Les 20 ans du programme ERASMUS, célébrés quelques années auparavant, ont donné lieu à l'édition de nombreuses cartes qui jonchent les tables de la salle de classe où les enseignants de la section 77 accueillent les étudiants potentiels et leurs familles. Ces documents, en plus grand nombre, en plus grande variété et aux couleurs plus aguicheuses que les plaquettes d'information de la section, sont ce vers quoi les visiteurs qui passent le seuil se tournent et se saisissent en premier. Dans le couloir, des étudiants de la section évoquent leur propre expérience de stage à l'étranger. La terminologie de la plaquette de présentation du BTS ne dénote pas : « environnement international », « diversité linguistique », « partenaires étrangers », « stages à l'étranger », etc. On y trouve la même coloration internationale. Le ton est donné.

(Carnet de terrain, 31 janvier 2009).

Dans les entretiens effectués avec les enseignants, le triple financement proposé par le lycée Mélusine aux étudiants, pour leur stage à l'étranger (Etablissement, Région et convention Erasmus), est tantôt qualifié de « carte de visite », tantôt de « vitrine » de l'établissement. Sur son site internet, le lycée se présente comme « impliqué dans la ville, la région et l'Europe », tandis que sa revue de presse, composée pour l'essentiel d'articles liés aux divers partenariats européens et aux stages à l'étranger, renforce cette focalisation internationale : « Mélusine s'initie à l'Europe », « Mélusine : carnets de voyage », « Zoom sur l'Allemagne au lycée Mélusine », « Les assistants secrétaires trilingues de retour », « Mélusine renforce son ouverture internationale ». Lorsque les professeurs présentent la formation aux futurs étudiants, ils insistent à chaque fois sur le stage effectué à l'étranger, qui constitue le point central de leur laïus. Même si les textes officiels conseillent simplement que ce stage ait lieu à l'étranger, la manière dont les enseignants le présentent laisse à penser qu'il s'agit d'une obligation. D'abord, ils ne parlent le plus souvent pas des « stages », mais des « stages à l'étranger », comme si l'expression était insécable. Ensuite, ils donnent à voir le stage à l'étranger comme une expérience inhérente à la formation et partagée par tous les étudiants ; réduisant ceux ou celles qui souhaiteraient rester en France à une minorité, voire même à une marginalité. Face à une mère de famille un peu inquiète vis-à-vis du coût d'un tel voyage, un professeur lui répond : « Faut pas dire qu'on ne peut pas y aller. Avec les aides, il y a toujours moyen ». Par là, il veut signifier que le départ n'est pas une question de moyen, mais une question de volonté. Lorsque l'enseignant ajoute : « Ils ont tous peur de partir », son discours porte en lui toute la généralité de l'acte. En d'autres termes : « Tous partent ». Face aux parents interrogeant cette obligation à partir, les enseignants font la moue : « c'est un plus », « on conseille de partir », « moi j'incite mes élèves à partir ». Ces paroles sonnent presque comme des avertissements : celui qui ne veut pas partir s'exclut en quelque sorte. Il est à ce titre intéressant de constater que dans les faits les discours se confirment. Ainsi une étudiante raconte que ceux qui ne souhaitent pas effectuer leur stage à l'étranger sont laissés de côté par des enseignants qui n'apportent leur aide qu'à ceux qui veulent partir. D'ailleurs, ces étudiants migrants sont dans toutes les bouches et présentés comme modèles. On en fait même le compte : « J'en ai 11 dans ma classe », ou encore « j'en ai deux de plus qui veulent partir ». Les autres sont mis à l'écart, car considérés comme ne voulant pas jouer le

jeu de l'international. Le stage à l'étranger, institué en rite de passage, crée alors une différence entre les initiés et les novices. Il y a ceux qui ont intériorisé la « norme du départ » (1), et les autres. C'est ainsi que lors de la rentrée en deuxième année, le premier moment est consacré à un tour de table durant lequel les étudiants sont enjoins de préciser le lieu de leur stage de fin de première année. Au final, ce sont 20,1% des étudiants de STS tertiaires interrogés (2) qui ont dépassé les frontières.

(1) Cartier Marie, Coutant Isabelle, Masclat Olivier, Siblot Yasmine, *La France des « petits-moyens »*. Enquête sur la banlieue pavillonnaire, Paris, La Découverte (coll. Textes à l'appui), 2008.

(2) Source : Enquête Parcours STS, Questionnaire n°2, Septembre-octobre 2009. Sous-population des étudiants de STS tertiaires : n = 552.

Document 4 : Christian Garcin, Tanguy Viel, *Travelling, un tour du monde sans avion*, 2019, pp. 15-17.

Cet extrait se situe au début du récit. Christian Garcin a invité un ami écrivain plutôt casanier à le suivre dans un projet un peu fou : faire le tour du monde sans prendre l'avion. Ici, Tanguy Viel essaye de comprendre quel voyageur il est.

La difficulté, lorsqu'un écrivain se met à écrire sur son rapport aux voyages et à l'ailleurs, est de savoir naviguer (justement) entre deux écueils (1) : la posture de l'aventurier, et l'ironie.

Peut-être, donc, commencer par fixer les limites : pour ce qui me concerne, j'ai écrit des livres autour de certains de mes voyages, mais je ne suis pas ce qu'on appelle un « écrivain-voyageur ». Je n'ai rien contre ceux que l'on désigne sous ce terme, mais il me semble qu'il s'agit d'écrivains qui pour l'essentiel n'écriraient pas, ou n'auraient pas écrit, s'ils n'avaient pas voyagé. Ce qui n'est pas mon cas : mes livres sont nombreux qui n'entretiennent aucune espèce de relation avec le déplacement géographique. Je suis encore moins un « écrivain-baroudeur » (forme supérieure de l'écrivain-voyageur) qui étalerait ici et là les rudes et viriles galères de ses expériences extrêmes. Mais je ne suis pas non plus un non-voyageur absolu, voire militant, une sorte de citadin (ou rural) sédentaire et fier de l'être qui sourit d'un air entendu à la fameuse phrase de Beckett : « On est cons, mais pas au point de voyager pour le plaisir » - au demeurant ce n'est pas Beckett qui a dit cela, mais un de ses personnages dans *Mercier et Camier*, ce qui n'est pas exactement la même chose (sans compter que tout ce que dit Beckett n'est pas non plus parole d'Évangile (2)).

Et puis après tout, pourquoi ne voyagerait-on pas *pour le plaisir* ? Stevenson ne disait pas autre chose « Je voyage pour le plaisir de voyager. L'important est de bouger, d'éprouver de plus près les nécessités et les embarras de la vie, de quitter le lit douillet de la civilisation, de sentir sous mes pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants ».

L'erreur serait sans doute de raisonner de façon binaire et d'opposer les tenants du voyage et de l'ailleurs, qu'on assimilerait ainsi à des sortes d'instables qui sautillent de lieu en lieu et ne tiennent pas en place, à ceux de l'intériorité, de la profondeur et de la connaissance intime de soi et du monde. Les excités *versus* les réfléchis, les extravertis *versus* les introvertis, les fantaisistes *versus* les sérieux – toutes ces classifications hâtives qui simplifient au maximum et évitent la complexité. Le voyage tel que je l'entends ne se limite évidemment pas à une succession de belles photographies à partager entre amis, mais s'apparente, dans le meilleur des cas, à une expérience profonde, intime, déstabilisante parfois, enrichissante toujours, à un déplacement dans la géographie mais aussi dans l'histoire et dans le temps, aussi vertical qu'horizontal, qui entraîne souvent une féconde et déstabilisante perte de repères – ce qui, à l'occasion, n'empêche pas les belles images.

(1) écueils : difficultés (2) parole d'Évangile : propos indiscutable, vérité absolue.